

« Fermer la parenthèse matérialiste »

Pour Dominique Bourg, la transition est tout d'abord une question spirituelle. Initier un changement sur le plan intérieur, pour permettre un changement de société et arriver à un mode de vie réellement durable.



Dominique Bourg est professeur et responsable du master « Fondements et pratiques de la durabilité » à la Faculté des géosciences et de l'environnement de l'Université de Lausanne. Philosophe de formation, il est spécialiste des questions environnementales depuis 30 ans.

Vous parlez du développement durable comme d'« une farce ». Pourquoi ?

La notion de développement durable telle qu'elle a été développée dans les années 1970-80 veut substituer la technique à l'utilisation excessive des ressources. Grâce à la technique, il serait possible de poursuivre ce qu'on a toujours fait – s'enrichir et croître – tout en diminuant la consommation des ressources. Mais c'est un leurre. Si nous faisons une voiture avec moins de ressources, cela signifie que nous la vendrons moins chère. Nous en achèterons donc plus et roulerons plus. Au bout du compte, on ne cesse, au contraire, de consommer plus de matière et

d'énergie. Depuis 2000, la consommation de ressources croît même plus vite que le PIB. La répartition des richesses n'a jamais été aussi inégale. Sur le plan des grandes perturbations environnementales, la moyenne des températures des sept premiers mois de 2016 est plus élevée de 1.3 degré par rapport à l'ère préindustrielle, contre 0.8 en 2013. Le développement durable est un échec. Et dans le même temps, la croissance a fini par ne plus produire ses fruits : elle n'améliore plus notre bien-être, détruit nos emplois et produit des inégalités. A quoi nous sert alors cette croissance ? La notion de transition est une vraie réponse au développement durable.

Qu'est-ce que le concept de transition exactement ?

C'est un passage progressif à un système différent, respectant l'empreinte d'une planète. C'est créer une nouvelle civilisation, où on apprend à vivre dans les limites de notre budget planétaire. En cherchant toujours le bien-être, l'emploi et la réduction des inégalités. Ce n'est pas qu'une question de techniques, c'est une question de changement de société. Personne ne connaît exactement toutes les étapes du chemin. En revanche, on sait très bien ce qui va se passer si l'on continue comme avant.

Vous affirmez qu'une dimension spirituelle est indispensable...

Le pas décisif vers la transition est spirituel. Depuis le 9^e siècle, on a progressivement considéré que ce qui nous entourait n'avait de valeur que s'il était transformé et valorisé. La transition spirituelle, c'est revenir à une autre relation à la nature. L'encyclique *Laudato si'* est très claire par rapport à cela : l'être humain doit retrouver sa juste place sur Terre. Il s'agit également de la question du sens de l'accomplissement et de la réalisation de soi. Qu'est-ce que signifie accomplir mon humanité ? Aujourd'hui, se réaliser, c'est consommer. Cette spiritualité-là est en train de s'effondrer. Il y a un regain du désir d'accomplissement de soi véritable. Le premier pas, c'est de m'épanouir autrement que par le consumérisme. *Laudato si'*, dans ce sens-là, montre une voie possible avec la sobriété. Il ne s'agit pas non plus de retourner dans le passé. On peut fermer cette parenthèse matérialiste et entrer dans une société où l'on place notre énergie ailleurs, tout en gardant un standard de vie acceptable.

Comment voyez-vous la transition dans les pays du Sud ?

Pour certains pays du Sud et sur certains points, c'est nous rejoindre et bénéficier du meilleur de la croissance passée. A nous de réduire. Aujourd'hui, on ne peut plus être des donateurs de leçon. Les pays du Sud ont plein de choses à nous apprendre. Il faut arriver à une sorte de réciprocité dans la coopération au développement.
— Interview : Johanna Monney